

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La double négation

Yvon Rivard

Volume 23, Number 6 (138), November–December 1981

Hair la France?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (1981). La double négation. *Liberté*, 23(6), 23–27.

La double négation

YVON RIVARD

Selon un vieil adage dont la fortune a commencé de décliner au début de ce siècle, tout homme aurait deux patries : la sienne et la France. L'histoire a voulu que nous inversions les termes de cette proposition (Tout Québécois a deux patries : la France et la sienne) et que nous vivions ainsi tour à tour l'illusoire intimité du pareil au même et la tragique solitude de la différence. D'où cet accès difficile à notre être perçu soit comme un papier carbone où se lirait la pureté du double français soit comme une écorce riche d'un texte original virtuel. Francophobes et francophiles d'aujourd'hui ne font que répéter ce double mouvement de fidélité et de rupture qui a ponctué l'histoire de ce pays. Lorsque Pierre Boucher dit préférer « les neiges canadiennes aux boues françaises » et que Crémazie nous compare à des « vendeurs de mélasse et de canelle », ils ont raison et tort à la fois en ce qu'ils soulignent leur adhésion à l'un des deux principes de toute création (enracinement et détachement) et leur impossibilité d'en soutenir la contradiction. Le récent recours à l'Amérique des États-Unis pour dialectiser cette problématique me semble juste

pourvu qu'il ne soit pas une simple substitution de l'un des deux pôles (je ne suis pas Français mais Américain). Ma position est simple : je ne suis ni Français ni Américain. Cela a été dit et redit, mais nous nous dérobons encore à l'exigence de cette double négation qui elle seule pourrait actualiser cette fameuse différence qui tarde à accoucher d'une véritable culture parce qu'on l'a jusqu'ici soit folklorisée (valorisation d'une vie inexprimée) soit niée (valorisation d'une expression sans vie).

René Lapierre a très bien décrit ici (voir « Les desperados de l'Amérique ») ce cycle suicidaire qui nous condamne à n'être qu'un « éternel camp de bûcherons » ou une éternelle province française. Car il ne faut pas se faire d'illusion : perler bien et/ou sacrer, maudire et/ou adorer la France ou le Québec, c'est s'installer confortablement dans une métaphore, voire une parodie de nous-mêmes. Le tséveudire de la rue et le n'est-ce pas des corridors universitaires masquent tous deux un vide qui fait frémir et qu'il serait enfin temps que nous assumions (le vide comme centre et noyau de la pensée) au lieu de le vivre sur le mode de la dérision (je suis un épaix heureux, malheureux) ou de la sublimation (au fond, je suis un Français). Ce vide péjoratif tient à une sorte d'impatience en vertu de laquelle on espère se définir par la seule référence à une donnée collective inconsciente (primauté de l'instinct dit américain) ou par l'adoption d'une forme sans lien avec cette dernière (primauté de la raison dite française). Si la France, comme le pense Keyserling, est un pays de jardins et de jardiniers, le Québec n'a jamais été et ne sera jamais français. Mais il est aussi vrai que pour exister le

Québec a dû et doit renoncer à cette vision de lui-même comme d'un espace mythique dans lequel Chateaubriand, par exemple, aimait se projeter. En d'autres mots, la relation qui existe entre la France et nous est la plus parfaite cristallisation de la dialectique du moi et de l'inconscient, du fond et de la forme : les Français parleraient pour ne rien dire alors que notre silence serait l'expression d'une vérité plus profonde, ou, selon l'autre point de vue, notre silence serait le signe d'une indigence alors que leur parole serait la seule traduction possible de la profondeur. L'ennui avec les clichés, c'est qu'ils contiennent une part de vérité sinon on aurait vite fait de s'en débarrasser. Cette part de vérité consiste, en l'occurrence, en ceci que le génie français poussé à l'extrême aboutit à une pensée superficielle (la forme devient mode et la persona visage) et que le génie québécois, selon la même loi, risque de se résorber dans l'aphasie ou le délire propres à toute régression (le fond avale les trop frêles vaisseaux et l'absence de masque dévore le visage).

Je n'ai pas de solution ni d'attitude idéales à proposer à quiconque entend répondre autrement que par le suicide régionaliste ou exotique, barbare ou raffiné, au défi québécois. S'il est possible d'être québécois, ce ne peut être d'abord que par une sorte de désespoir lucide. Miron parle quelque part de notre « pauvreté natale ». Voilà notre point de départ qu'il est vain de vouloir nier par l'évocation nostalgique d'une filiation française ou par l'assimilation d'une pratique américaine du pouvoir. Remarquez que s'il me fallait choisir entre deux maux, je choiserais le pire ou le moindre (selon le point de vue), c'est-à-dire

le second qui a l'immense avantage d'être plus profondément inscrit dans notre quotidien, ne serait-ce que comme phantasme. Je ne crois pas qu'il faille changer de modèle pour trouver notre spécificité, car celle-ci passe, il me semble, par l'approfondissement de cette dépossession historique et culturelle dont nous avons été des victimes révoltées ou résignées (bénie ou maudite soit la main qui nous dépouille), c'est-à-dire prisonniers du refus ou de l'acceptation aveugles de notre condition. Nous n'avons jamais vraiment consenti à notre pauvreté ni soutenu la tension entre notre marginalité et la norme (française ou américaine). Selon Aquin, nous voulons « simultanément céder à la fatigue culturelle et en triompher », nous « aspirons à la fois à la force et au repos, à l'intensité existentielle et au suicide ». Si tel était le cas (volonté à la fois d'être *et* de ne pas être), nous serions déjà engagés dans cette double négation vivifiante (dont les relations avec la France et les États-Unis seraient l'une des expressions possibles) qui est le champ propre de la conscience. Or il me semble que nous oscillons encore entre être *ou* ne pas être et que notre « échec » tient ainsi davantage à une volonté qu'à une impossibilité de choisir. D'ailleurs Hamlet a tôt fait, dans *Neige Noire*, de récupérer le défi de Kierkegaard. Que Dieu nous sauve de la pauvreté (nous sommes des élus), que la France (sa tradition est aussi la nôtre) ou les États-Unis (notre dollar est presque identique au leur) nous en guérissent, cela revient au même : vaut mieux avoir une monnaie survalorisée ou dévalorisée qu'être sans le sou. La difficulté de penser au Québec tout comme la peur de l'indépendance tient à ce que nous nous entêtons

à mourir bêtement (on aime ça d' même) ou à vivre fictivement (au-dessus de nos moyens, à côté de nous-mêmes). Entre la délinquance et le mimétisme culturels, il doit bien y avoir une façon d'habiter ce pays qui ne soit ni huronne ni parisienne ou californienne. Aussi longtemps que nous ne résisterons pas à la double tentation d'un exil ou d'un eden salvateurs, nous nous condamnerons à errer à la surface ou à pourrir au plus creux de nous-mêmes.

Je ne sais pas qui je suis, mais je ne veux pas troquer hâtivement cette ignorance contre un passeport, quel qu'il soit. Je ne suis rien et ne veux ni me complaire dans ce rien ni m'en détourner. Car quelque part en moi quelqu'un me murmure que telle est la condition pour qu'un jour, comme le dit Rilke, « ce néant se mette à penser ». Entre la rationalité dite française et la force dite américaine, je parie pour un autre pouvoir qui serait la négation de tout pouvoir. Et comme je ne peux encore que pressentir cette conscience irréductible à un état d'âme ou à un état politique, je ne veux pas risquer d'en compromettre l'existence en confiant à l'imaginaire, cette nouvelle idole québécoise, le soin de la figurer. Tout ce que je peux en dire, c'est qu'elle est tendue comme un mince fil entre l'être *et* le ne pas être, et que l'homme qu'elle porte n'est sûr de rien, si ce n'est qu'il doit convertir l'art de la défaite en cet art du guerrier qui « consiste à équilibrer la terreur d'être un homme avec la merveille d'être un homme » (Castaneda). Cette distance qui me sépare de moi-même, ni la France ni les États-Unis ne sauraient la mesurer ou l'abolir. On naît et meurt seul. Même au Québec.